

cœur de François I^{er}, dans une urne élégante du temps de la Renaissance, qu'on peut encore admirer au musée du Louvre, avait été aussi dévastée, mais, du moins, plus régulièrement. Elle était fermée alors, vu qu'elle tenait à un couvent de femmes supprimé avec les autres en 1792.

L'ancienne abbesse qu'on nommait, je crois, M^{me} de Tourondel, vivait encore dans le pays assez tranquillement, dans le village même de Coignières ; mais elle avait dû quitter son costume de religieuse, elle était vêtue comme une vieille matrone du Marais.

Le curé recevait de temps à autre quelques visites venues de loin, mais celles-ci étaient courtes et fugitives. Un jour il lui tomba inopinément toute une famille. C'était un homme âgé avec deux ou trois dames qui semblaient être ses filles ou petites-filles. Tous avaient un air agité et inquiet ; après un ou deux tours dans le jardin ils s'éloignèrent. J'appris bientôt que c'était M. de la Verdy, autrefois contrôleur général. Il était poursuivi par les sbires de la Révolution, et déjà même traqué. Il ne put s'y soustraire longtemps. A deux jours de là, nous apprîmes l'arrestation du malheureux contrôleur général, et, peu après, sa mort sur l'échafaud ! Il y avait, dans une telle circonstance, de quoi graver un nom et une figure dans la mémoire, d'une manière ineffaçable. Ce village, situé comme il l'était, ne pouvait, en effet, servir de refuge autrement que de passage. Il était trop à découvert, et, comme la plupart des environs de Paris, habité, sauf quelques exceptions, par de mauvaises gens. C'était surtout avec les paysans renforcés, devenus petits bourgeois, qu'il fallait être le plus sur ses gardes. Le maître de poste du lieu, et maire en même temps, un nommé Lemesle, se distinguait par la virulence de son patriotisme. Lui et sa femme, créature aux formes hommasses, et à la figure dure et malveillante, m'ont toujours semblé un spécimen de l'espèce. Il paraissait, cependant, en assez bons rapports avec le curé et sa nièce, et les invitait quelquefois à dîner. J'étais toujours de la partie. Un de ces jours-là, à l'occasion d'une visite que M. Bourgeon, celui qui m'avait placé chez son oncle, était venu lui faire, nous fûmes tous invités à dîner chez le maître de poste. Le repas fini, on causa ; je m'engageai imprudemment dans je ne sais quel récit de souvenir enfantin, et je parlai des *femmes de chambre* de ma mère. A ce mot,